

LA
PORTEUSE DE PAIN

—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—
LXIII

La boutique du marchand de vin qui portait pour enseigne ces mots : " Au rendez-vous des boulangers," et dont Jeanne avait franchi le seuil pour prendre un peu de nourriture avant d'aller se reposer, était bien nommée. C'était en effet le lieu de réunion des "geindres" ou garçons boulangers, des mitrons et des porteuses de pain du quartier. La plupart venaient habituellement y manger. L'établissement du marchand de vin se composait de quatre pièces : La salle où se trouvait le comptoir ; un cabinet où une dizaine de personnes pouvaient se réunir autour d'une table ronde éclairée par deux becs de gaz ; la grande salle où s'alignaient de chaque côté des petites tables garnies de consommateurs à l'heure des repas ; enfin la cuisine, où la maîtresse de la maison trônait en face des casseroles de cuivre luisantes, et au milieu des trois alertes filles de service. Chaque quartier de Paris renferme une ou deux de ces maisons, qui servent de lieux de rendez-vous aux employés de la boulangerie. Les conversations sont animées ; tout le monde s'y connaît ; chacun raconte à son voisin ses affaires de boutique. C'est dans la grande salle encore à demi pleine que Jeanne Fortier pénétra.

En voyant tous ces dîneurs qui s'interpellaient avec des éclats de rire d'une table à l'autre, la fugitive eut un moment d'hésitation. Elle s'arrêta près du seuil. Une servante passant près d'elle vit son embarras, mais sans en comprendre la cause, et lui dit :

—Oh ! vous pouvez entrer, madame, il y a encore de la place !

—Oui ! oui ! il y en a ! fit un garçon boulanger de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, installé près de l'entrée, et qui, de même que la servante, avait vu l'hésitation de la nouvelle venue. Tenez, à côté de moi. Nous sommes tous de la "boulange," ici, et quand même vous n'en seriez pas, ça ne ferait rien. On vous accueillera bien tout de même.

Jeanne sourit et vint s'asseoir à côté du garçon boulanger qui se recula pour laisser libre un plus large espace.

—Qu'est-ce que vous voulez manger ? demanda la servante en énumérant les "plats du jour."

La veuve de Pierre Fortier commanda son dîner. Tout à coup le brave garçon auprès de qui elle s'était assise interpella un autre jeune homme placé à quelques tables plus loin.

—Dis donc, Tourangeau, lui cria-t-il, tu ne connaîtrais pas un moyen pour empêcher mon patron d'être grincheux à ne pas le toucher avec des pinces ?

—Qu'est-ce qu'ils ont donc, ces particuliers ? répliqua le jeune homme interpellé. Et qu'est-ce qu'il faudrait pour les guérir ?

—Tout simplement une bonne porteuse.

—Rien que ça ! fit le Tourangeau en riant. Ah ! bien, merci ! Excusez du peu ! C'est le merle blanc, aujourd'hui, les bonnes porteuses, avec le vilain temps, la neige et les gelées. Elles se mettent au lit l'une après l'autre et renoncent au métier. Depuis quinze jours, chez ma patronne, nous en avons changé quatre fois.

—C'est encore mieux chez Lebert, mon patron. En douze jours, nous en sommes à la cinquième. La clientèle se plaint, menace d'aller ailleurs, et ça met le patron et sa femme dans tous les états. Demain matin, c'est leur bonne qui portera le pain aux pratiques, et cette tortue là n'aura pas fini à quatre heures du soir ! Celle qui se présenterait en ce moment et ferait l'affaire, serait bien sûre d'avoir carrément trois francs par jour et deux livres de pain. Si tu en connais une, Tourangeau, tu peux l'envoyer.

—Je n'en connais pas.

Jeanne avait écouté avec une attention facile à comprendre la conversation que nous venons de reproduire. Quand fut terminé son repas, qu'elle

—Oui.

—Est-ce que vous êtes du métier ?

—Je n'en suis pas, mais il me semble que ça ne doit point offrir de bien grandes difficultés, et comme j'ai besoin de gagner ma vie, comme je ne suis pas plus sotté qu'une autre, je me mettrais vite au courant des adresses de la clientèle. Ceux qui m'emploieraient, j'en suis sûre, seraient contents de moi.

—Parbleu ! on voit bien que vous n'êtes point une bête. Mais je dois vous prévenir que si le métier est facile, il est fatigant.

—Je suis forte. J'ai du courage.

—Vous aurez cinq heures de travail à faire, la hotte sur le dos, ou poussant la voiture fermée, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige ! Et des étages à escalader ! C'est pire que de monter une demi-douzaine de fois sur la colonne de la Bastille.

—Je vous le répète, je suis forte, et j'ai besoin de gagner ma vie.

—Connaissez-vous Paris ?

—Pas beaucoup, mais tous vos clients doivent se trouver dans le même quartier.

—Le patron en a un peu partout.

—Où demeure-t-il ?

—Rue Dauphine.

—Je sais où c'est.

—Nous avons des pratiques jusque dans la Cité, jusqu'au Marais.

—C'est l'affaire d'un jour ou deux pour s'y retrouver, et je n'épargnerai pas mes jambes. Croyez-vous que si je me présente on m'acceptera ?

—Oh ! quant à ça, j'en réponds ! Depuis trois jours on cherche une porteuse de tous les côtés. Ce soir, si vous voulez, je dirai au patron que vous viendrez demain matin vous entendre avec sa bourgeoisie, car c'est madame Lebert qui s'occupe de ça.

—Eh bien ! rendez-moi ce service, je vous en prie ; vous aurez fait une bonne action, et le bon Dieu vous bénira !

Le ton avec lequel ces dernières paroles furent prononcées remua le cœur du garçon boulanger.

—Comptez que je le ferai, dit-il, et avec plaisir, car vous m'avez l'air d'une brave femme, la petite mère. Demain matin, vous n'aurez qu'à vous présenter à la boutique de ma part, de la part du "Lyonnais." C'est comme ça qu'on m'appelle. Vous y trouverez la patronne.

—A quelle heure ?

—Aux alentours de sept heures et demie, huit heures.

—Rue Dauphine, n'est-ce pas ?

—Oui, numéro 15, boulangerie Lebert, la maison est

connue. La-dessus, je fille travailler. A demain, la maman, et soyez tranquille, vous réussirez, je vous le promets. Ah ! encore un mot, il faudra apprendre les noms des différentes espèces de pains pour ne point vous tromper en les livrant.

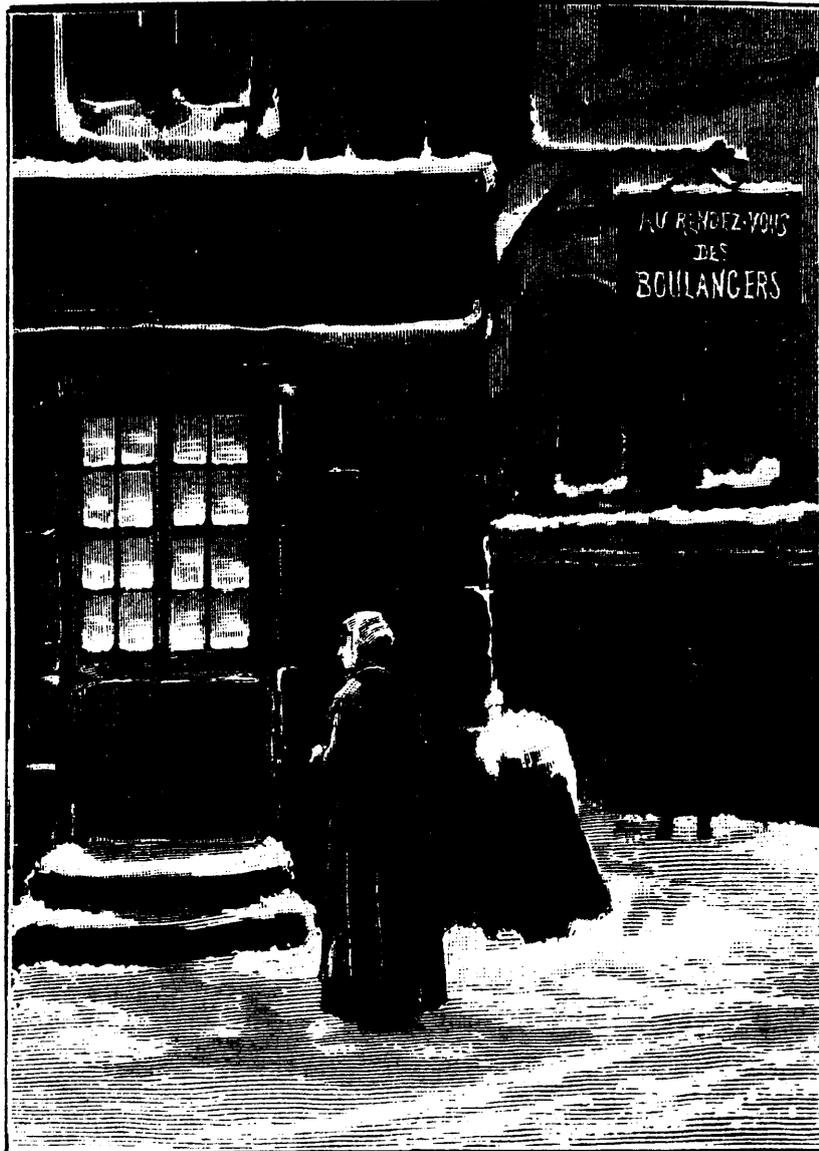
—Est-ce qu'il y en a beaucoup ?

—Pas mal, boulots, fendus, jockos, galettes, tirebouchons, viennois, anglais, flûtes, noëls, pain riche, nattes, mophines, benoîtions, richelieu, etc. Je vous donnerai les noms par écrit. A propos de noms, quel est le vôtre ?

—Lise Perrin.

—Suffit !

Et le Lyonnais quitta la salle du restaurant pour aller commencer sa besogne de toutes les nuits.



Elle aperçut une boutique portant cette enseigne : Au rendez-vous des boulangers.—(Voir p. 70, col. 1.)

mangea lentement d'ailleurs, au lieu de s'en aller elle attendit. Les tables se dégarnissaient peu à peu. Le garçon boulanger placé à côté d'elle s'était mis à lire un journal en prenant un maza-gran. Au bout d'un quart d'heure il avala la dernière gorgée du café contenu dans son verre, plia son journal, le mit dans sa poche et fit mine de se lever. Jeanne lui mit la main sur le bras pour le retenir.

—Pardou, monsieur, si je vous arrête, lui dit-elle.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, la maman ? demanda le jeune homme en se rasseyant.

—Vous venez de dire tout à l'heure que chez votre patron on avait besoin d'une porteuse de pain ?

—Sans doute. Est-ce que vous pensez à vous proposer ?